FEUILLETON

LE CRIME DU CAPITAINE.

ROMAN

PAR M. LOUIS REYNAUD.

PROLOGUE

VIII—Suite.

Et joignant le geste à la parole, Alexis, à côté duquel le capitaine s'était placé, lui montra comment il fallait s'y prendre pour mettre les habitants de la maison à l'abri des malfaiteurs.

—C'est compris! répliqua Malory. Allez, et fiez-vous sur moi. Je n'ai pas envie plus que vous d'être volé.

Alexis se retira. Malory écouta la pendule du salon dont la sonnerie arrivait jusqu'à ses oreilles, répéter les heures qui s'écoulaient trop lentement au gré de son désir. Il se passait-il en son crâne livré depuis le matin à de violentes tempêtes? Qui pourrait le dire? Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il n'est pas à une seule reprise la pensée de renoncer à l'atroce plan qu'il méditait, ni la crainte qu'il y eût pour lui, dans de telles infamies, des conséquences fâcheuses. Il n'avait en vue qu'une chose, la fortune. Il se voyait déjà riche, et, loin de frémir d'horreur en envisageant les moyens détestables auxquels il allait avoir recours, il formait pour l'avenir mille et mille projets. A minuit, il se leva.

—Le moment est venu, se dit-il.

Il prêta une oreille attentive, et par le silence qui régnait dans la maison, par l'obscurité qui couvrait de ses ombres les croisées, il jugea que tout était endormi. Au dehors, le silence n'était pas moindre. Il n'entendait que les bruits mystérieux de la nature qui, elle, ne dort jamais, sourds craquements des arbres, légers tremblements du sol et douces caresses de la brise dans les feuillages qu'elle agite.

Rassuré de ce côté, Malory s'avança dans le parc jusqu'au bassin dans lequel il avait jeté le fagot dont nous lui avons parlé tout à l'heure. Se penchant sur l'eau, il retira les branches toutes mouillées et les emporta, non sans peine, jusque dans la maison. Chargé de son fardeau, il monta jusqu'au premier étage, le déposa sur le palier, à côté de la chambre de Mme Sophie. Puis, entrant dans la chambre, il prit sa valise, dépêchée à l'avance, comme s'il devait partir, un paquet de cordes, et revint après des brassées qui, imprégnées d'eau, avaient déjà fait autour d'elles une véritable mare.

Ainsi il fâts sa poche pour s'assurer qu'elle contenait un petit poignard qu'il portait toujours sur lui et qui ne devait lui servir que s'il trouvait Mme Sophie réveillée. Puis il frappa légèrement sur contre la porte de la chambre de celle-ci.

On ne lui répondit pas.

Elle dort, pensa-t-il.

Il tourna doucement le bouton et entra.

La chambre était faiblement éclairée par la vacillante lueur d'une veilleuse qui pendait au plafond en chaînette d'acier brunit. On voyait, perdu au fond, l'ombre des rideaux qui l'enveloppaient en partie, le lit dans lequel dormait Mme Sophie.

Malory s'approcha rapidement. Elle était plongée dans un profond sommeil. Sa respiration, bien que difficile, était douce comme celle d'un enfant. Mais les mouvements nerveux qui parfois la faisaient tressaillir prouvaient que le sentiment de son malheur la poursuivait jusque dans le repos. Étendue sur le dos, les yeux fermés, complètement sous la couverture, la tête encadrée dans ses cheveux en désordre, elle était adorablement belle. Nul cœur sensible, la sachant malheureuse, n'eût pu la voir ainsi sans être pris de pitié, nul libertin, sans sentir s'allumer en lui la flamme des désirs. Disons à la honte et à la louange de Malory qu'il n'éprouva rien de semblable. En ce moment, ni son cœur ni ses sens ne pouvaient être émus. Dans ce corps immobile devant lui, il ne voyait ni la femme sédéplante, la veuve inconsolée, mais l'obstacle qui se dressait entre lui et la fortune, et qu'il fallait faire disparaître.

Tout à coup, au moment où il se préparait à exécuter le plan qu'il avait conçu, il fut frappé par une pensée qui, jusqu'alors, ne s'était pas présentée à son esprit. Mme Sophie pouvait se réveiller tout à coup et pousser des cris de détresse. Certes, il avait la ressource de la poignarder, de la étrangler, de l'étouffer; mais ces trois moyens lui répugnaient également. Le premier offrait un grand inconvénient. Il pouvait, si jamais l'on retrouvait le corps de la victime, qu'elle était morte de mort violente. Quant aux deux autres, ils pouvaient être longs à éteindre la vie, peut-être nécessiter une lutte horrible. De telles perplexités ne devaient pas durer longtemps. Le temps pressait. Malory se prit à hésiter, il formait pour l'avenir mille et mille projets. A minuit, il se leva.

—Le moment est venu, se dit-il.

Il prêta une oreille attentive, et par le silence qui régnait dans la maison, par l'obscurité qui couvrait de ses ombres les croisées, il jugea que tout était endormi. Au dehors, le silence n'était pas moindre. Il n'entendait que les bruits mystérieux de la nature qui, elle, ne dort jamais, sourds craquements des arbres, légers tremblements du sol et douces caresses de la brise dans les feuillages qu'elle agite.

Rassuré de ce côté, Malory s'avança dans le parc jusqu'au bassin dans lequel il avait jeté le fagot dont nous lui avons parlé tout à l'heure. Se penchant sur l'eau, il retira les branches toutes mouillées et les emporta, non sans peine, jusque dans la maison. Chargé de son fardeau, il monta jusqu'au premier étage, le déposa sur le palier, à côté de la chambre de Mme Sophie. Puis, entrant dans la chambre, il prit sa valise, prépar